



L'EUROPE Tsigane (1/5)

Gitans d'Andalousie,
la liberté est
leur richesse

P. 17-18

L'EUROPE Tsigane (1/5) : NOMADES DANS LA TÊTE

La moitié des Gitans d'Espagne vivent en Andalousie. Ils se veulent intégrés et sont pourtant un peuple à part, car restés libres dans leur manière de vivre

La liberté des Gitans andalous

GRENADE
De notre envoyé spécial

« L

e Gitan est ce qu'il y a de plus élevé, de plus profond, de plus aristocratique dans mon pays, celui qui garde la braise, le sang et l'alphabet de la vérité andalouse et universelle », déclarait le grand poète Federico Garcia Lorca. Superbe hommage que ces propos à saisir aujourd'hui non comme une photographie de l'actuelle réalité sociale gitane, mais comme le rêve enfoui au fond de l'âme de chacun d'eux. « Nous sommes un peu noyés par le monde qui nous entoure », confie, assis sur le muret qui borde la terrasse de son café voué au flamenco, José Fajardo, dit « El Padrino » (le parrain).

À Grenade, dans ce charmant quartier du Sacromonte accroché à flanc de coteau dont le prestigieux vis-à-vis n'est autre que l'Alhambra, les guitares vont bientôt faire claquer au fond des grottes les talons des femmes tandis que les hommes taperont dans les mains sans répit. Et ce sera parti pour une soirée où l'argent dont s'acquittent les étrangers pour un prétexte, certes indispensable, et cependant secondaire. Où seule compte la musique avec son cortège folâtre de robes à pois aux couleurs vives, de comédie tragique s'emparant des visages aux yeux creux, de voix exacerbées

qui chantent l'amour, la mort, la vie, surtout dans ce qu'elle a de plus sublime et de plus infernal.

En Andalousie où vivent, sédentaires comme partout en Espagne, la moitié de ceux qu'on appelle jamais autrement que « los Gitanos », le monde moderne et ses exigences l'emportent en apparence sur leurs traditions. Fini depuis longtemps les roulottes tirées par des mules ahanantes sur les chemins de poussière. « Nous essayons de trouver notre place dans la société, et je fais ce que je peux pour aider mes frères gitans à travailler, à s'intégrer », assure Margarita Fernandez-Cortes, 35 ans, qui gère le travail de la Fundación Secretariado Gitano.

Oui, mais c'est la même Margarita qui, au détour de la conversation, vous lâche cette définition de l'état d'esprit qui habite son peuple: « Nous préférons toujours vendre quatre fraises plutôt qu'être soumis à un emploi du temps fixe. Je n'aime d'ailleurs pas qu'on parle d'intégration. Je suis comme une plante de la forêt: belle et différente. »

Des traditions comme un fluide qui coulerait dans les veines gitanes.

Étrange et terrible paradoxe que cette volonté d'être comme tout le monde et de ne pas l'être. De vouloir être reconnu, et de constater qu'on ne l'est jamais tout à fait. En haut du Sacromonte, tandis que le soleil se couche et transforme le ciel en une toile rose et turquoise que Picasso, originaire de la ville voisine de Malaga, ne renierait pas, Bosolo, un petit maçon gitan, a trouvé son public. Et le voilà

gonflant la poitrine et levant le menton, tandis que sa femme Paki et ses trois moutards éclatent de leurs rires édentés, le comédien singeant ces « Castillans et Andalous hautains » qu'il estime « égoïstes et comme des robots, dénués de cœur et de sentiments. Les Gitans essaient de résister à cette mentalité. Mais eux aussi, hélas, en sont maintenant imprégnés. »

José Fajardo, lui, verrait plutôt le bon côté de ce mélange des genres entre les Andalous et le peuple gitan: « Nous, ici, nous sommes habitués à traiter avec le monde extérieur, par le biais du tourisme. Alors, nous passons comme une lettre à la poste. Nous conservons malgré tout nos traditions. » Pas, cependant, telles des reliques, mais plutôt comme un fluide qui coulerait dans les veines gitanes: « Nous vivons au rythme des saisons. Nous ne parlons jamais d'impôts, de contrats, de chèques, mais tout le temps de chansons, de musique, de danse, de rêves, de voyage. Bateau vide, bateau plein, peu importe. Certains parmi nous ont beau avoir des piscines et des maisons, ils ne sont pas matérialistes. »

Pas plus « matérialistes », ces gitans d'un autre monde qui n'habitent pas le joli Sacromonte mais dans les grands quartiers nord et nord-ouest de Grenade où ils ont peu à peu été repoussés, habitant des HLM dont beaucoup ne payent pas le loyer, et qu'ils ont parfois le culot de se « revendre » entre eux lors de transactions parfaitement illégales. « Que voulez-vous! Ils sont faits pour vivre dehors. »

»»» Pas dans des cages. Alors, ne soyez pas étonnés si vous les voyez assis sur le trottoir dès dix heures du matin, ou s'ils allument un feu dans la rue avec les moyens du bord

quand il fait froid l'hiver», témoigne le P. Julio, chargé localement de la pastorale des gitans et qui vit parmi eux depuis vingt-sept ans.

Quelle ne sera pas la surprise du visiteur quand, dans ce quartier dit de « La Paz », il entrera dans un appartement sans portes où piaillent quantité de gamins dépenaillés, où la mère et ses filles, affalées dans un vieux divan, unique meuble de la maisonnée, se gavent d'images défilant dans l'écran plasma d'une télévision dernier cri, tandis que des hommes, dehors, sont en train de vider une camionnette remplie de ferraille et de bricoles à recycler.

Ne nous y trompons pourtant pas: « C'est par les femmes que les vrais changements vont s'opérer », assure « el padre » Julio comme on l'appelle ici. Lui connaît la violence et le pouvoir destructeur des hommes: « J'ai connu pas moins de douze assassins depuis que je vis là. » Mais il

refuse de diaboliser le monde gitan: « Beaucoup s'intègrent très bien, ne tombent ni dans la drogue ni dans l'alcool, tout en conservant leur esthétisme et leur manière de vivre. Simplement, quand un membre de la tribu est tué, tout le clan se sent atteint et chacun peut riposter contre la tribu coupable. Ce qui provoque parfois des déménagements en série, par peur des représailles. » La loi gitane, où l'on se fait justice entre soi, a pourtant presque disparu. Peut-être parce que les anciens, qui en étaient les détenteurs, sont de moins en moins vénérés. Sûrement aussi parce que les jeunes n'ont qu'une idée en tête: vivre comme tous les jeunes d'Espagne et laisser de côté les vieilles coutumes qu'ils jugent inadaptées, même s'ils restent fiers de leur « gitanité ».

Juan Herrédia-Fernandez, marié, 37 ans, qui a quitté son quartier délabré de Grenade pour habiter

Las Gabias, un village à 15 kilomètres au sud de la ville, parce qu'il en avait « marre qu'on frappe à ma porte croyant que j'étais vendeur de drogue », ne sait d'ailleurs trop comment exprimer cette « gitanité »: « Je sens bien que j'ai ça dans le sang. Je regrette certaines habitudes un peu libres de vivre comme s'asseoir dans la rue ou préférer un mauvais contrat qui vous obligera à d'autres mauvais contrats plutôt qu'un bon, mais trop fixe. Je dois pourtant bien m'adapter à mon village-dortoir. D'ailleurs, mes filles, Aurora et Hélena, (18 et 11 ans) s'intègrent parfaitement, même si elles aiment parfois chanter et danser dans la rue. » Sédentaires de parents sédentarisés depuis des siècles. Mais nomades de la tête aux pieds, quand s'allument les étoiles du ciel.

LOUIS DE COURCY

REPÈRES

Histoire des Gitans d'Espagne

- ▶ Les Gitans d'Espagne seraient environ 800 000 sur une population de 44 millions.
- ▶ Ils sont entrés en Aragon en 1425. On les remarque en 1435 au retour d'un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, en 1447 à Barcelone, en 1462 à Jaen, en Andalousie, où ils sont reçus avec les honneurs.
- ▶ Mais à l'époque des rois catholiques, lors de la Pragmatique de Médina del Campo (1499), ils sont tenus de cesser leur vie nomade. En Castille en 1633, on interdit leur langue, leurs danses et le port des armes à feu sous peine d'esclavage.
- ▶ Toutefois, aux XVIII^e et XIX^e siècles, une tradition d'amitié s'est perpétuée entre la noblesse andalouse et les Gitans qui s'occupaient des chevaux. Le comte de Florida Blanca, ministre de Charles III, instigua une politique plus humaine à leur égard.
- ▶ Plus tard, le code pénal sous le régime de Franco les considérait encore comme suspects, ce qui n'est plus le cas depuis la constitution de 1978.

